
JOURNÉE DE PRINTEMPS

Le samedi 18 juin 2005 s'est tenue à la Maison Heinrich Heine, à la Cité Universitaire de Paris, la Journée de printemps organisée par ATLAS. Elle était intitulée cette année « Enfances ». Après l'ouverture de la journée par Marie-Claire Pasquier, présidente d'ATLAS, Guy Leclercq a proposé une conférence intitulée « Les Aventures d'Alice au pays du merveilleux ailleurs ». Les participants se sont ensuite répartis dans les divers ateliers du matin : anglais avec Dan Laruelle, allemand avec Marie-Claude Auger, espagnol avec Marianne Millon et atelier d'écriture avec Nadine Laporte.

Geneviève Brisac a inauguré l'après-midi avec une conférence intitulée « Écrire sur l'enfance, écrire pour les enfants ». Puis les ateliers ont repris avec Rose-Marie Vassallo pour l'anglais, Chantal Moiroud pour l'italien, Odile Belkeddar pour le russe et Cathy Ytak qui proposait un atelier d'écriture.

Chantal Moiroud

Enfances napolitaines

J'avais choisi pour cet atelier le livre publié en 1990 par Marcello D'Orta, *Speriamo che me la cavo*. Instituteur dans un faubourg de Naples, l'auteur y a réuni quelques unes des rédactions réalisées par ses élèves pendant une dizaine d'années, sur des sujets aussi divers que « La révolution française », « Ton animal favori », « La Suisse », « Dans une semaine c'est la fête des mères, parle-nous de ta maman »...

Adapté en français pour le théâtre par Marjorie Nakache, sous le titre *J'espérons que je m'en sortira*, l'ouvrage est régulièrement repris avec succès par différentes troupes.

Le livre m'a séduit par son mélange d'humour d'autant plus corrosif qu'il est involontaire, d'amertume sans apitoiement et d'espoir, par sa langue où se mêlent le napolitain et l'italien et dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle bouscule les règles et les impératifs.

Nous étions une vingtaine, dont certains italianistes, à cet atelier. Et nous avons surtout travaillé sur un texte qui répondait à la question « Hai mai avuto un'esperienza di lavoro. Se si, racconta le tue impressioni » (As-tu déjà une expérience du monde du travail ? Si oui, donne-nous tes impressions). Notre objectif en choisissant un ouvrage aussi peu écrit était de donner libre cours à la créativité des participants. Après quelques hésitations, les suggestions ont fusé ainsi que les commentaires sur les suggestions.

Ainsi, dès la deuxième phrase, où le narrateur dit « alla mattina vado a scuola e al pomeriggio, vado alla fatica ». Si nous étions tous d'accord sur la première partie de la phrase, il n'en a pas été de même pour la seconde. « Le matin je vais à l'école et l'après midi, je vais peiner, trimer, bosser, au taf, au turbin, au charbon, au boulot, à la peine ». Il y a deux choses dans

cette phrase : une opposition implicite entre la « fatica » de l'après-midi et l'école du matin, qui apparaît du même coup comme une sorte de havre de repos, un prolongement de la nuit, du monde normal de l'enfance, et une interprétation difficile du mot « fatica », qui n'a pas en italien le sens exclusif de « fatigue », mais désigne, par extension, tout travail pénible (on parle notamment des *fatiche di Ercole : les travaux d'Hercule*). Travail manuel, physique, par opposition au travail « intellectuel », pas sérieux, de l'école et de tous ceux qui ne travaillent pas de leurs mains. Il y a tout cela dans le choix du mot. Et nous pataugeons... une bonne génération sépare certains des participants de l'atelier et voici que les plus jeunes reprochent à leur aînés d'employer un vocabulaire qui date, démodé, de parler comme leurs grands-parents, au mieux comme leurs parents. C'est décapant et utile. Une façon de mettre le doigt en direct sur ce qui fait le vieillissement des traductions. Le lexique que nous choisissons, ainsi que la façon que nous avons de construire nos phrases, datent et signent notre interprétation. Ils sont inévitablement subjectifs, fonction de notre encyclopédie personnelle comme le dirait Umberto Eco, de notre âge sans doute comme l'ont vivement souligné certains participants de l'atelier.

L'enfant poursuit en décrivant son travail, frustrant car « déjà que maintenant je voudrais mettre les mains dans le moteur parce que je le connais très bien assez, mais y me laissent pas encore parce que j'ai que douze ans et que c'est que le patron qui peut » mais je ne suis pas sûre que notre français artificiellement dénaturé soit aussi savoureux que la langue du jeune Napolitain.

Un peu plus loin, comme cela se produit souvent dans ces rédactions, le sujet proposé par l'instituteur offre à l'élève une occasion de l'interpeller directement pour un de ces témoignages qui font tout le sel de l'ouvrage. Il parle ici d'une casse pour voitures où on l'envoie souvent « pour acheter des pièces de rechange ». « *Professore*, vous savez ce qu'elle fait la casse de Don Pasquale ? Y a des hommes à lui qui viennent avec un camion maquillé en dépanneuse. Y se prennent les voitures neuves et y se les rapportent à la casse et là, ils te les cabossent et ils te les écrasent (*ils les cabouillent, ils les désossent*) et puis ils vendent les pneus, les batteries, le volant, les phares, etc. »

Tutto il mondo è paese (c'est partout pareil), non ?